

Jean Rolin

# La Clôture

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

*à Kate*

**I**

*Quelques heures avant la fin du xx<sup>e</sup> siècle, l'homme se tient debout, un peu en retrait, une cigarette calée entre deux doigts de la main gauche, devant la fenêtre ouverte de la chambre 611. La fenêtre donne sur le périphérique, et plus précisément sur la courbe – un angle droit légèrement arrondi – que décrit celui-ci entre la porte de la Villette et la porte de Pantin.*

*Les véhicules au sortir de la courbe, sur le périphérique extérieur, ou à l'entrée de celle-ci, sur le périphérique intérieur, roulent à une vitesse élevée et régulière, sans à-coups : la circulation est fluide.*

*Il en émane une rumeur ample et uniforme, le seul bruit qui par instants se détache de la masse indistincte des autres étant celui des motos de grosse cylindrée. La température extérieure est supérieure de plusieurs degrés à la moyenne saisonnière, mais il s'agit désormais d'un acci-*

*dent si fréquent qu'il peut être tenu pour la nouvelle norme.*

*De la position qu'il occupe, en ce dimanche 31 décembre 2000, vers trois heures de l'après-midi, au sixième étage de l'hôtel Villages et un peu en retrait de la fenêtre ouverte, l'homme, s'il était équipé d'un fusil à lunette au magasin garni de balles haute vitesse, et pour peu qu'il sache s'en servir, pourrait presque à coup sûr abattre le conducteur de n'importe quel véhicule circulant sur le périphérique. Le panorama qu'il découvre, s'il incline le buste par la fenêtre jusqu'à la limite de la perte d'équilibre, s'étend du campanile de l'ancienne mairie de Pantin à la cheminée fumante de l'incinérateur de Saint-Ouen. Entre ces deux pôles, son regard balaie successivement, d'est en ouest, le relais de télévision de Romainville, les Grands Moulins de Pantin, la tour Essor, au-dessus du stade Jules-Ladoumègue, dans le lointain les étages supérieurs de l'hôpital Robert-Debré et le sommet des deux tours Mercuriales de la porte de Bagnolet, plus près le toit bosselé du Zénith et celui, plat, de la Cité des Sciences, les immeubles en tuyaux d'orgue de la rue de Flandres, les voies de la gare de l'Est au point où elles franchissent l'avenue Coirentin-Cariou, les gros blocs aux ouvertures bizarres de l'ensemble Curial-Cambrai, la basilique du Sacré-Cœur, la tour solitaire de la rue des Fillettes et celles qui se font face, à l'angle du boulevard Ney, de part et d'autre de la rue de la Chapelle, enfin les enseignes lumineuses échelonnées sur les deux rives du périphérique entre la porte d'Aubervilliers et la*

*porte de Clichy. À la fin, aplatie par la perspective et estompée par la distance, toute cette garniture publicitaire, de même que le boulevard et les véhicules qui l'empruntent, se fond dans un brouillard de gaz d'échappement teinté de rouge par le néon des enseignes.*

Ainsi, à l'insuffisante clarté d'une lampe d'un modèle ancien, découpant un grêle cône de lumière au sein d'une masse d'ombre de plus en plus compacte au fur et à mesure que l'heure tourne, ainsi m'appuyais-je la lecture de l'œuvre inachevée du général Bonnal : trois volumes in-quarto publiés à la veille de la Première Guerre mondiale et consacrés à *La Vie militaire du maréchal Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskova*. Enfin, lire est une façon de parler : je les parcourais, distrait souvent, car il était assez chiant, le général Bonnal. J'observais d'ailleurs que sur les trois volumes dont dispose la bibliothèque de la Fondation Thiers, seuls deux, et encore, avaient leurs pages coupées, bien que vraisemblablement les lecteurs qui m'avaient précédé eussent été plus familiers que moi des écrits militaires.

Michel Ney vint au monde le 10 janvier 1769 – la même année que Bonaparte – à Sarrelouis. Son père était tonnelier, mais sans doute avait-il servi auparavant sous Frédéric II et pris part à la guerre de Sept Ans. Toujours est-il que l'on parlait allemand, dans la famille (détail dont Bonnal met près de cent cinquante pages à convenir, tant il devait lui peser, alors que l'Alsace et la Lorraine ployaient encore sous le joug). Peu doué pour les études, Michel Ney s'essaya successivement au métier de commis aux écritures puis de surveillant dans une forge avant de s'engager, à dix-neuf ans, dans un régiment de hussards dont les quartiers étaient à Metz.

Six ans plus tard, blessé à l'armée de Kléber, sous les murs de Mayence, Ney reçoit du représentant du peuple Merlin de Thionville le grade de général de brigade, qu'il refuse, par coquetterie ou par scrupule, s'en estimant indigne (et il refusa la même comédie en 1799, lorsque le Directoire, après la capitulation de Mannheim, l'élèvera au rang de général de division).

À propos de la blessure reçue pendant le siège de Mayence, Bonnal rapporte que Ney, de retour au camp, ayant sombré dans une profonde apathie, Kléber, Merlin et plusieurs autres de ses camarades eurent l'idée de faire venir d'un village voisin des musiciens et des jeunes filles qui dansèrent une farandole à son chevet, après quoi « Ney reprit sa bonne humeur et s'abandonna aux médecins ».

À vingt et un ans de là, quelques jours avant son exécution, d'après le témoignage de Lavalette – directeur des Postes sous l'Empire, et l'un de ses codétenus –, Ney jouait de la flûte dans sa cellule de la Conciergerie. « Assez bien », précise Lavalette, qui ajoute que « cette ressource lui fut enlevée sous prétexte que les règlements de la maison s'y opposaient ». « Il aimait, poursuit le directeur des Postes, à répéter une valse que j'ai eue longtemps en souvenir [...]. Je ne l'avais jamais entendue ailleurs : je l'ai retrouvée une seule fois en Bavière ; c'était dans un bal champêtre sur les bords du lac de Starnberg ; j'avais sous les yeux de jeunes paysannes foulant gaiement un gazon bien frais : l'air en est doux et mélancolique. »

Si sujet à caution que soit le témoignage du général Bonnal, et dans une moindre mesure celui de Lavalette, il me plaît que l'un et l'autre attestent la présence au chevet de Ney de la danse et de la musique champêtres, d'abord sous les murs de Mayence, au moment où son destin prend forme, puis derrière ceux de la Conciergerie alors qu'il est sur le point de s'accomplir. Car ce fond sonore un peu niais, si éloigné de l'idée que l'on se fait d'un maréchal d'Empire, indique au moins l'une des sources de mon inclination pour celui-là de préférence à tout autre. Un destin tragique ne fait pas exception dans les années qui vont de la Révolution à

la Restauration via l'Empire. Même être fils de gueux, s'élever jusqu'aux plus hauts degrés de la gloire et finir devant un peloton d'exécution, ils sont déjà deux dans ce cas, au sein du club peu nombreux des maréchaux de Napoléon (sans parler de Brune, assassiné par la plèbe royaliste d'Avignon et jeté dans le Rhône). Mais il y a chez Ney, peut-être plus encore que chez Murat, quelque chose qui tient de la midinette et de l'artiste de variété, quelque chose qui s'exprime tout au long de sa vie par des décisions intempestives et des volte-face, des accès de colère, de bouderie, des désarrois et des reniements, quelque chose que sa femme Églé devait bien connaître et qu'elle tenta d'utiliser comme un ultime recours, à la veille de son exécution, lorsqu'elle plaida auprès d'un pair de France que « malgré son courage, en dépit de toutes ses victoires », son mari n'avait jamais été, « au fond », qu'« un homme faible et un enfant ».

L'enfant que guide le son de la flûte, l'homme faible qui le dernier franchit le Niemen, au terme de la retraite de Russie, avec une cohorte de spectres, celui qui le soir de Waterloo arpente le champ de bataille dans un uniforme déchiré, le visage noirci par la poudre, telles étaient les images qui me guidaient dans l'austère lecture du général Bonnal, et dans le projet assez vaste et confus d'écrire sur le maréchal Ney du point de vue du boulevard qui porte son nom. Ou, ce qui revient au même (au

moins sous le rapport de l'ampleur et de la confusion), d'écrire sur le boulevard qui relie la porte de Saint-Ouen à la porte d'Aubervilliers, mais du point de vue présumé du maréchal Ney.